

E PAYS DE FRANCE

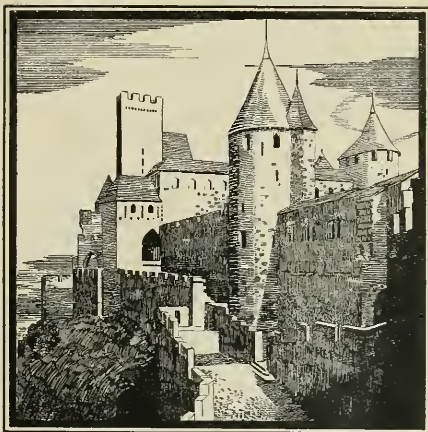
LANGUEDOC

Entre Pyrénées et Cévennes

HACHETTE

LANGUEDOC

ENTRE PYRÉNÉES ET CÉVENNES



Introduction de M. ARMAND PRAVIEL





HENRI MARTIN. — LE CLOCHER DE LA DALBADE

(Palais des Beaux-Arts de la ville de Paris)



Panorama de Toulouse.

LE LANGUEDOC



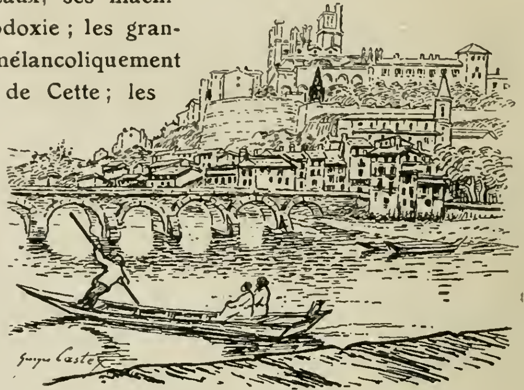
Toulouse. — Cariatide de l'Hôtel du Vieux Raisin.

l semble qu'il soit très difficile, de prime abord, de donner une idée générale du Languedoc. C'est un assemblage historique et politique de pays très divers, qui s'étend de la rive droite de la Garonne à la rive droite du Rhône et qui comprend le Vivarais et le Gévaudan avec leurs montagnes farouches, le Bas-Languedoc avec les Corbières pelées, les étangs et la mer, l'Albigeois, le Lauraguais, le pays toulousain, les Pyrénées. Il faut choisir et se restreindre. Mais en ne parlant que de la plaine languedocienne proprement dite, en laissant de côté les montagnes qui l'encadrent au nord comme au sud, le terrain est encore vaste et varié.

M. Émile Mâle en a jadis célébré la multiplicité. En des pages exquises et trop peu connues, il a souligné d'un trait vif : « Narbonne qui fut tour à tour gauloise, romaine, wisigothique et sarrazine, qui eut des temples païens, des basiliques ariennes et des mosquées » ; Carcassonne, où « le soleil a mis tant d'or sur les pierres » qu'on oublie que cette féerique citadelle a été bâtie par des architectes septentrionaux ; Albi, couronnée de sa formidable cathédrale ; l' « aérienne ville de Cordes, qui ressemble à celle qu'Albert Dürer a mise dans le fond de la gravure de son *Saint Eustache* »...

Certes, à mesure que l'on s'éloigne des bords du Rhône et des richesses antiques de Nîmes, ce n'est plus la splendeur hellénique de la Provence. Les marbres et les cigales deviennent plus rares. Ce n'est plus cet éblouissement dans l'harmonie que donne le pays de Mireille et de Calendal ; et cependant, si les monuments paraissent revêtus d'une grandeur moins pure, si la lumière est moins vive et moins délicate, suivant les heures et les saisons, tout ce pays languedocien est néanmoins d'une beauté prenante. Comment en oublier les figuiers aux feuilles ornementales, les pins parasols, les hauts cyprès opposant leur barrière au vent marin comme au vent d'autan ? Et puis encore, ces « ombres transparentes et colorées », ces « amandiers tout blancs dès le mois de février comme dans les îles grecques », ces « colombiers revêtus de faïence et semblables à des tours, ces clochers de brique qui ne sont qu'un grand mur sonore, percé d'ogives où vibrent à la fois le son et la lumière », et enfin, sous un ciel éclatant, cette « incroyable splendeur en juin et en juillet », et ces « automnes de pourpre et d'or » ?

Ce n'est pas moi qui parle, c'est M. Mâle, qui n'a rien d'un méridional. Il l'a déclaré lui-même, et il aime à s'intituler « un de ces Barbares qui habitent de l'autre côté du Plateau Central, au fond des vieilles provinces de la Gaule chevelue ». Mais, comme tout artiste de bonne foi, il a goûté les magnificences de Montpellier, où la plate-forme du Peyrou évoque des perspectives comparables à celles de Versailles ; l'acropole de Béziers, capitale du vin, où une église guerrière proclame par ses créneaux, ses mâchicoulis et ses poivrières le triomphe de l'orthodoxie ; les grandeurs déchues d'Agde et de Maguelone, mélancoliquement assises au bord des étangs ; le port bigarré de Cette ; les moulins à vent de Castelnaudary ; et enfin Toulouse, qui commande et résume toute la province, sous sa bannière écarlate et sa croix d'or aux douze pommeaux.



Béziers.

On peut citer cette attestation. En effet, le Languedoc a été jusqu'ici assez mal servi par les écrivains. Taine n'a guère été tendre pour lui. Nul génie n'a vulgarisé le charme des pays, où, depuis les troubadours, la poésie était morte, assassinée avec son idiome naturel. La Provence a eu Mistral et sa pléiade ; le Languedoc a dû attendre plus longtemps la voix moins triomphante d'un Ferdinand Fabre, d'un Émile Pouvillon, d'un Armand Silvestre. De leur côté, les archéologues, éblouis par la pure splendeur des cathédrales du nord et des châteaux de Touraine, se défiaient des monuments situés au sud de la Loire.

Dans tout ceci, il y a un peu de la faute du Languedocien. Il aurait pu faire peut-être davantage pour attirer et retenir le visiteur. Lui-même ne voyage pas, ou très peu. La douceur de son climat, la simplicité de ses goûts, une certaine paresse le prédisposent, d'autre part, à négliger l'amélioration du confort, à estimer que tout est chez lui le mieux du monde et à ignorer quelles peuvent être les exigences de l'étranger. Heureusement, des initiatives nouvelles, et souvent venues du dehors, ont, depuis quelques années, remédié ici à l'insuffisance de l'industrie touristique et hôtelière. Le Touring-Club, les Syndicats hôteliers, les Syndicats d'initiative surtout ont fait beaucoup. On leur doit un véritable réveil du tourisme dans le Sud-Ouest.

Ne nous étonnons pas de ces difficultés. Nous sommes dans une région agricole et viticole, de commerce moyen et d'industrie à peu près nulle. Toujours exposé aux aléas de la culture — on n'a pas oublié la grande crise de 1907 — le Languedocien manque d'initiative, tend forcément vers le fonctionnarisme, qui, d'ailleurs, est conforme à son tempérament, car il a gardé des vieux temps, en général, un grand respect de l'autorité, du pouvoir et même de la dictature.

Ici, l'on flâne, ou l'on politique : peu de milieu. Tout le pays est à l'unisson : des plateaux et des plaines qui ne gardent depuis des siècles que la contemplation tranquille des blés et des vignes à perte de vue ; ou bien de petites collines hostiles, avec des croupes fauves, qui plantent sur d'étroites vallées leurs clochers triangulaires et leurs villages de bataille.

Ah ! oui, la bataille ! Ce serait bien mal comprendre cette région que d'oublier, sous son calme d'aujourd'hui, les luttes séculaires qui l'ont ravagée autrefois, l'ont profondément divisée

en catholiques et protestants, blancs et rouges, en partis, clans, groupes résolument hostiles et ignorant toute nuance. Dans les cafés somptueux de Toulouse et de Montpellier, de Béziers et de Narbonne, se poursuivent les luttes acharnées de l'agora et du forum. C'est que, suivant le mot de Michelet, « tout ce Midi si beau est, néanmoins, comparé au Nord, un pays de ruines ». Les Ibères, les Romains, les Wisigoths, les Sarrazins, les croisés de Simon de Montfort, les Anglais du Prince Noir, les dragons de Louis XIV, que d'ennemis anciens combattent encore obscurément dans l'âme des Languedociens d'aujourd'hui, comme dans leurs monuments se mêlent et se confondent les éléments antiques, barbares, musulmans, les apports de tant de races et de sectes tour à tour victorieuses et écroulées !

***

Cette vieille histoire dramatique, en effet, a créé un art spécial, bien différent de celui de l'Ile-de-France ou de la Touraine, et qui, au contraire, se découvre d'extraordinaires parentés en Espagne et en Italie.

En Espagne, dès le commencement du XII[e] siècle, la célèbre basilique de Saint-Jacques de Compostelle reproduisait fidèlement Saint-Sernin de Toulouse ; les maîtres ymagiers toulousains avaient décoré cette basilique de leurs sculptures, et une des portes s'appelait « porte française ».

De même le Léon, la Navarre, la Catalogne, l'Aragon. Pampelune, à la même époque, est tout languedocien ; à Santo-Domingo de Silos, à Huesca, à San-Juan de la Peña nous reconnaissons l'art de Toulouse. Plus loin, sur les bords de la Méditerranée, il se marie à l'art provençal dans les cloîtres de Ripoll, de Saint-Cucufa de Vallez, de Gérone, de Tarragone et de Poblet, qui rappelle impérieusement celui de Fontfroide, près de Narbonne.



Carcassonne.

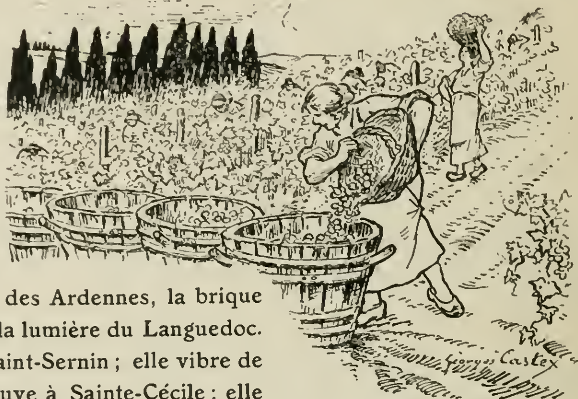
Toulouse a été baptisée à juste titre : « Cité des troubadours et des tailleurs de pierre ». Quel n'a pas été son rayonnement aux siècles du Moyen Age ! Elle ne se contentait point d'être la ville des poètes et des écrivains ; mais ses artistes, ses architectes, ses sculpteurs, servis et protégés à la fois par l'Église et par l'expansion prodigieuse des moines de Cluny, ont enseigné la beauté à Saint-Gilles et en Arles, en Auvergne et en Rouergue, en Quercy et en Périgord ; comme, traversant les Pyrénées, ils la faisaient resplendir du golfe de Gascogne au golfe du Lion.

Et en Italie, non plus, le Languedocien ne se sent pas dépaysé. Quand il descend dans les vallées du Pô, de l'Arno ou du Tibre, il trouve l'azur intense des mêmes horizons, une langue sonore et chantante qui lui devient vite familière, la vigne festonnant un peu partout, la brique et la tuile latines éclatant dans les verdures ; il est moins éloigné de son pays que lorsque, la Loire franchie, il trouve un ciel gris et pâle, un langage parlé du bout des lèvres, des édifices de pierre et d'ardoise.

Ce sont ces affinités espagnoles et italiennes dont nous devrons toujours nous souvenir quand nous voudrons juger l'art languedocien dans toutes ses manifestations : depuis les premiers ateliers de la colonie gallo-romaine jusqu'à nos peintres et sculpteurs modernes, en passant par la

floraison romane de Saint-Sernin et des cloîtres toulousains, l'épanouissement gothique des Jacobins de Toulouse et de Sainte-Cécile d'Albi, la richesse de la Renaissance et la grâce du XVIIIe siècle, nous retrouverons partout les mêmes caractères: l'amour de l'ordre, de la symétrie, du grandiose ; la recherche du réalisme et de la vérité ; mais aussi, quelquefois, des effets un peu forcés et un goût immodéré de la couleur.

En effet, la plupart du temps, si nous en exceptons le Bas-Languedoc tout à fait méditerranéen, il s'agit ici de villes et de monuments en briques, qui réclament impérieusement la collaboration de l'air et du soleil. Triste et violacée sous le ciel des Flandres et des Ardennes, la brique chante une inépuisable symphonie sous la lumière du Languedoc. Elle est d'un tendre rose de chair à Saint-Sernin ; elle vibre de toutes les gammes du pourpre et du mauve à Sainte-Cécile ; elle se pare aux Jacobins d'un rouge dramatique ; l'atmosphère méridionale en renouvelle perpétuellement la féerie.



Vendanges en Bas-Languedoc.

Je me souviens d'après-midi radieux dont mon âme et ma chair demeureront à jamais embaumées, — dans cette banlieue toulousaine où commencent à peine à s'aventurer les tramways électriques, où n'existent encore ni hôtel, ni restaurant acceptables, mais où, pour quelques paysans indifférents, se déroulent les fastes du plus miraculeux soleil. Je débarquais du Nord, si noble dans ses harmonieuses lignes, si puissamment évocateur de rêve dans ses lointains confondus avec le ciel, et je sentais plus violemment encore la beauté caractéristique de mon pays : aux bords de la Garonne, aux bords de l'Hers, les collines détachaient leur profil avec une netteté d'épure ; les petits clochers de brique octogonaux ou triangulaires avaient l'air de brûler comme des flammes ; les toits et les murailles des châteaux et des fermes éclataient dans la verdure, ainsi que des bouquets de coquelicots ; les eaux éblouissantes charriaient des miroirs brisés... Et tout cela s'accordait si bien, dans une telle orgie de couleurs, qu'il en jaillissait une musique d'une joie pacifique et triomphante, un peu vulgaire, mais bondissante et jeune comme le chant de *la Toulousaine.*



Toulouse. — La Dalbade.

Et je ne parle ici que des paysages les plus médiocres, ceux que suffisent à composer une brique calcinée, une branche verte, un rayon de pur soleil ! Que serait-ce si nous allions vers le pittoresque rocailleux des Cévennes et des Corbières, les gorges romantiques du Tarn et de l'Aude, ou même, tout simplement, à quelques kilomètres de Toulouse, vers les roches et les eaux de cette Montagne-Noire, d'où Jean-Pierre Riquet, baron de Bonrepos, fit ruisseler le canal des Deux-Mers et où Lacordaire ressuscita le passé militaire et savant de la vieille Sorèze bénédictine? Qui connaît cette terre, comprend ses artistes. On approuve le poète Henry Muchart d'avoir écrit :

... Nous voulons que — trop verts — les panaches des arbres
Tranchent sur l'horizon — trop bleu, comme il le doit — ;
Nous aimons le sens net qu'on peut toucher du doigt
Et la magnificence éternelle des marbres.

N'en voilà-t-il pas assez pour souligner la valeur autochtone de l'œuvre d'un Falguière, d'un Mercié, d'un Jean-Paul Laurens, d'un Benjamin-Constant, d'un Henri Martin ? Pourrons-nous reprocher aux artistes languedociens d'avoir, avec tant de sincérité, de spontanéité, de naturel, exprimé leur âme pleine de couleurs un peu trop brutales, de formes un peu trop matérielles? La grandeur de l'artiste ne consiste-t-elle pas à nous manifester justement l'élan le plus caractéristique de sa race? Il est bon que Falguière se souvienne d'avoir polissonné sur les bords de la Garonne parmi les brunes cigarières et les vigoureux pêcheurs de sable, comme il est bon que Mistral évoque toute la Provence, et que Racine se souvienne toujours de Port-Royal.



Toulouse. — Le Grand Cloître et le clocher des Augustins.

***

On pourra se demander comment il se fait que, malgré les légendes, un tel pays ait produit si peu de poètes et d'écrivains. Nous l'avons indiqué d'un mot en commençant. C'est que la poésie, écho direct du sentiment et de la sensation, où tout, idée et forme, se développe ensemble comme une végétation naturelle, selon le mot de Camille Chabaneau, est fatalement liée à la langue, dont les racines plongent dans le même sol qu'elle-même. Or, au XIIIe siècle, la guerre albigeoise a complètement éteint en Languedoc la grande floraison littéraire des troubadours ; et le rattachement de la province à la couronne capétienne a porté à leur langue un coup terrible. La bourgeoisie toulousaine essaya de résister. Elle fonda le Collège du Gai Savoir, en 1323. Il était composé de sept troubadours, voués à défendre leur idiome, à le « maintenir » contre l'envahissement de la langue d'oïl.

Certes, l'effort fut noble et beau : trois cents ans avant la fondation de l'Académie française, ce Collège du Gai Savoir travailla à défendre l'intégrité du langage littéraire, à développer, propager, encourager la poésie. Il exerçait son influence sur tout le Midi et jusqu'à Barcelone. Mais ses jours étaient marqués. L'éclosion merveilleuse de la Pléiade, l'œuvre de Richelieu, l'éclat du règne de Louis XIV allaient amener peu à peu la disparition de la littérature méridionale. En 1694, le Collège de Rhétorique se transforme en Académie des Jeux Floraux sur le modèle de l'Académie française, et supprime les concours en langue d'oc.

Ce n'est que deux cents ans après, en 1895, que le succès du Félibrige provençal inspira à un généreux financier toulousain, M. Ozenne, l'heureuse pensée de faire rendre dans les Jeux Floraux une place à l'idiome des troubadours, et de créer une dotation en conséquence. D'autres fondations sont venues s'ajouter à celle-là, et actuellement, la vieille Académie que Victor Hugo appelait « le plus ancien corps littéraire de l'Europe » a pleinement repris son rôle traditionnel.

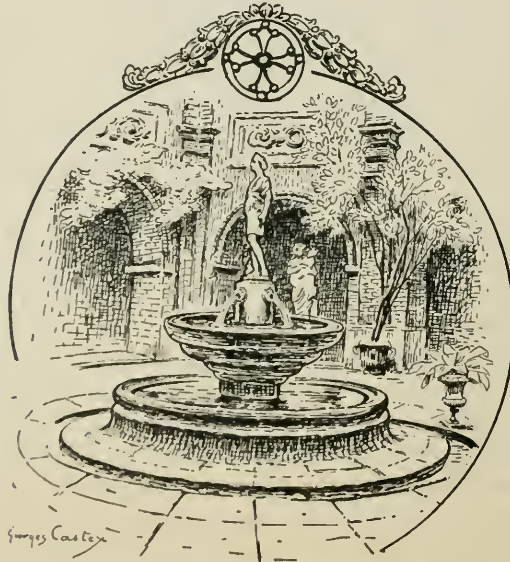
Chaque année, au 3 mai, comme il se pratique depuis six cents ans, elle distribue aux poètes des fleurs d'or et d'argent.

C'est une jolie fête bien caractéristique. Elle commence par l'Éloge de Clémence Isaure. Qu'était cette légendaire Clémence Isaure dont l'image plane sur le Midi languedocien ? On ne sait rien de certain sur elle ; mais, Florian ayant composé la romance célèbre : « *A Toulouse il fut une belle, Clémence Isaure était son nom...* » la France entière s'enchanta de la sensible historiette, et l'Académie des Jeux Floraux elle-même s'acharna à faire cadrer avec les nécessités historiques toutes ces imaginations élégiaques.

Aujourd'hui, Clémence Isaure parle d'une voix plus impressionnante. C'est que, en effet, il y a, autour des Jeux Floraux une véritable renaissance. A côté de grands félibres comme Prosper Estieu et Antonin Perbosc, dont les noms sont dignes d'être cités à côté des chefs du mouvement provençal, toute une phalange de jeunes écrivains s'est levée. Par eux, peut-être, le Languedoc s'éveillera-t-il de son séculaire sommeil.

Il a été une des provinces les plus glorieuses et les plus fécondes de notre patrie. Lorsqu'il se sera orienté vers des initiatives nouvelles, loin du système déplorable des monocultures, loin des routines agricoles; lorsqu'il aura mis en œuvre les richesses de son sol, qu'il dédaigne encore ; lorsqu'il aura adapté ses procédés commerciaux aux besoins modernes, il exercera certainement une heureuse influence sur l'ensemble de la nation. Sa vie personnelle et caractéristique existe encore, malgré tant de morcellements, de ruines et de léthargie. Dans une réorganisation régionaliste de la France, elle ne demandera qu'à reprendre son cours.

Armand Praviel



Toulouse. — Le Petit Cloître des Augustins.



Cl. Neurdein.

TOULOUSE : façade de la Maison de pierre (1611-1615 ; V. la cour, p. 13). — La Renaissance brille à Toulouse d'un éclat incomparable ; c'est du Nord qu'elle arrive, comme semble l'attester l'hôtel Bernuy (p. 12) dont le style se rapproche beaucoup de celui des constructions des bassins de la Loire et de la Seine du temps de François Ier ; mais, personnifiée à Toulouse par une école d'artistes dont le plus célèbre est Nicolas Bachelier, elle y trouve une expression particulière bien marquée. A part le portail de la Dalbade (p. 13) et le charmant petit cloître des Augustins (p. 16), cette Renaissance toulousaine nous a donné principalement des hôtels de magistrats, riches surtout dans leurs hautes tourelles d'escaliers et dans leurs cours aux étages superposés d'arcades, aux fenêtres rectangulaires encastrées de chambranles, de moulures recourbées, de cariatides en gaine. L'étage supérieur, en attique, est percé sur la rue d'une série continue de petites fenêtres en plein cintre. Ce type, fixé dès la fin du règne de Henri II, s'est perpétué presque intact durant un siècle.



Cl. Hachette.



Cl. Hachette.

L'HOTEL D'ASSÉZAT, bâti sur les plans de Bachelier, et L'HOTEL BERNUY, offrent des cours remarquables : l'une (à g.) constitue un excellent type de l'école toulousaine, tandis que l'autre (à dr.), œuvre de Louis Privat, se rattache aux écoles du Nord.



Cl. Neurdein.

TOULOUSE (148,613 hab.), ancienne capitale du Languedoc, la sixième ville de France par sa population, remarquable par ses richesses monumentales et ses trésors d'art, s'étend en plaine entre la rive droite de la Garonne et le canal du Midi. Bâtie surtout en brique, ce qui lui a valu le surnom de « Ville Rose », elle offre un aspect et une physionomie très caractéristiques. C'est une cité commerçante, gaie, animée, décorée de jolis jardins et ceinturée de larges boulevards ombragés. Centre, au moyen âge, de deux écoles d'architecture, et d'une troisième à la Renaissance (V. p. 11), elle est restée un brillant foyer intellectuel et artistique (V. p. 14).



Cl. Neurdein.

LA COUR DE LA MAISON DE PIERRE (V. p. 11), à part des remaniements du XVIIe siècle, date de 1537 à 1550. Cet hôtel doit son nom au fait que sa façade est entièrement construite en pierre de taille, chose rare naguère à Toulouse.



Cl. Boulanger. Cl. Neurdein.

*NOTRE-DAME DE LA DALBADE (*dealbata, *la blanchie), construite de 1503 à 1542, se compose, suivant le type régional de l'époque gothique, d'une seule nef, aux proportions imposantes, bordée de chapelles. Le portail, dessiné par Michel Colin en 1537, sculpté par Mérignon Tailhan, est une des plus belles œuvres de la Renaissance toulousaine, de même que L'HOTEL DU VIEUX-RAISIN (ci-dessus à dr.).*





LE DONJON DU CAPITOLE, ou tour des Archives (1525-1529), gothique et Renaissance, avec couronnement moderne de Viollet-le-Duc, est tout ce qui subsiste des constructions antérieures au XVIIe siècle. La charmante petite cour intérieure (ci-dessus à dr.), où Montmorency fut exécuté le 30 octobre 1632, date du temps de Henri IV.



Clichés Neurdein.

LE CAPITOLE, hôtel de ville de Toulouse, doit son nom au chapitre (capitulum) ou assemblée des magistrats municipaux, appelés capitouls. L'édifice présente sur la place du Capitole une imposante façade ionique, longue de 128 mètres, construite par Camas de 1750 à 1753. Les sculptures, par Parent, se rapportent à la victoire de Fontenoy. A l'intérieur, la décoration de la salle des Illustres, refaite à partir de 1887 et dont les sujets sont consacrés à l'histoire de la ville, à ses gloires, à ses goûts artistiques, a été confiée à des artistes de Toulouse et de la région : les sculpteurs Mercié, Falguière, Marqueste, Laporte, Labatut, Maurette, et les peintres J.-P. Laurens, Rixens, Destrem, Debat-Ponsan, Henri-Martin (p. 15). L'énumération de ces noms, à elle seule, suffirait à prouver que Toulouse est demeuré un foyer d'art digne des écoles du passé (V. p. 15).



Cl. Bulloz.

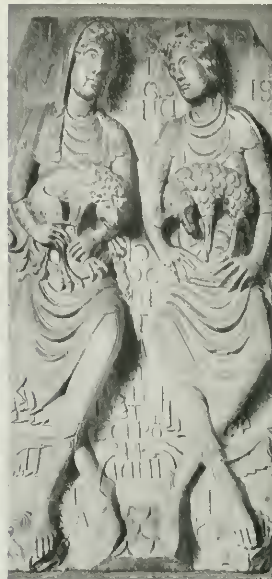
LA SALLE HENRI-MARTIN, au Capitole (p. 14), est ornée de 13 panneaux dus à l'illustre peintre toulousain : ci-dessus, fragment d'un célèbre triptyque de ce maître. — Toulouse fut de tout temps et dans toutes les branches de l'art, une pépinière d'artistes : la peinture y est brillamment représentée au XVIIe siècle par Pierre et Antoine Rivals et Jean Despax ; la sculpture, au XVIIe siècle par Antoine Legoust et Gervais Drouet, au XVIIIe siècle par Marc Arcis et François Lucas ; enfin, sous Louis XV, la serrurerie, par Bernard Ortet et Jean Bosc.



Cl. Neurdein.



Cl. Hachette.



Cl. Hachette.



Cl. Hachette.

L'ANCIEN COUVENT DES AUGUSTINS, qui abrite aujourd'hui les riches musées d'archéologie, de peinture et de sculpture, offre deux beaux cloîtres : le Petit Cloître, que l'on voit en haut entre deux sculptures remarquables du musée archéologique, date de 1626 et se rattache à la Renaissance toulousaine ; le Grand Cloître, du XVe siècle (ci-dessus), est formé d'arcades trilobées reposant sur des colonnes accouplées en marbre blanc. A l'Est, ce cloître est bordé par une vaste salle gothique aux piliers élancés et aux voûtes élégantes. Le clocher de l'église, imité de celui des Jacobins (p. 18), est un spécimen des tours octogonales toulousaines à ouvertures angulaires dites « en mitres. »





Clichés Neurdein

Cl. Mon. Hist.

SAINT-SERNIN (p. 19), est actuellement la plus grande et la plus complète des églises romanes françaises (XIe et XIIe s.). Comme celles de Conques (p. 22) et de Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne, elle appartient au type exceptionnellement vaste des grandes églises de pèlerinage, avec de spacieuses tribunes et des bas-côtés contournant le transept ; mais sa structure est celle d'une église auvergnate. Extérieurement, l'ordonnance magistrale du chevet est de toute beauté. — En haut, à droite, la porte Miègeville (1160), et son avant-porte de la Renaissance.



Cl. Labouche.



Cl. Labouche.



Cl. Mon. Hist.

CLOCHERS DE GRENADE (1400 ; 47 m. de haut), DE SAINT-FÉLIX-DE-CARAMAN ET DE LISLE-SUR-TARN (XIVe s.).



Cl. Labouche.

BEAUMONT-DE-LOMAGNE (Tarn-et-Garonne) : église et clocher du XIVe siècle.



Cl. Labouche.



Cl. Hachette.

LES CLOCHERS TOULOUSAINS (à g., clocher de Rieux, XVe s. ; à dr., église des Jacobins avec tour de 1294, à Toulouse) ont un type bien déterminé : bâtis en brique, ils sont presque toujours octogonaux et couronnés d'une balustrade à jour entourant la base d'une flèche assez courte. Les étages, généralement nombreux, vont en se rétrécissant en pyramide ; à chaque étage, chacun des pans est percé d'une fenêtre géminée, formée de deux petites baies fort étroites à amortissement angulaire : ce type bien particulier de fenêtres « en mitre », dont Saint-Sernin paraît présenter le plus ancien exemple (XIIIe s. ; p. 19), est contemporain du style ogival et a duré comme lui pendant plus de trois siècles.



HÉLIO LÉVY & NEURDEIN RÉUN S. PAR S

Cl NEURDEIN

TOULOUSE. — L'Eglise Saint-Sernin.



LE CLOITRE DE MOISSAC.



Cl. Neurdein.

CLOITRE DE L'ÉGLISE SAINT-NAZAIRE (XIVe s.), à Béziers.



Cl. Labouche.

CLOITRE DE SAINT-PAPOUL.



Cl. Boulanger.

CLOITRE DE FONTFROIDE, du XIIIe siècle.



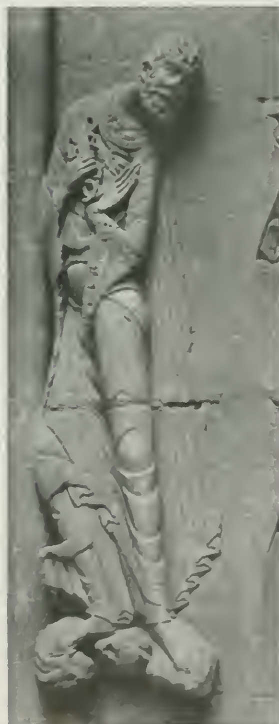
Cl. L. T.

LE CLOITRE DE MOISSAC, qui s'étend contre le flanc Nord de l'ancienne église abbatiale Saint-Pierre, est le plus complet des cloîtres romans que possède la France; il en est aussi le plus remarquable avec celui de Saint-Trophime d'Arles. A part les arcades, refaites en arc brisé au XIIIe siècle, il est demeuré tel que le fit construire l'abbé Anquetil, en l'année 1100.





PORTAILS ROMANS DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE MAGUELONNE (Hérault), ancienne cathédrale fortifiée des XIe et XIIe siècles, et de L'ÉGLISE SAINT-MICHEL DE LESCURE (Tarn; XIIe s.).

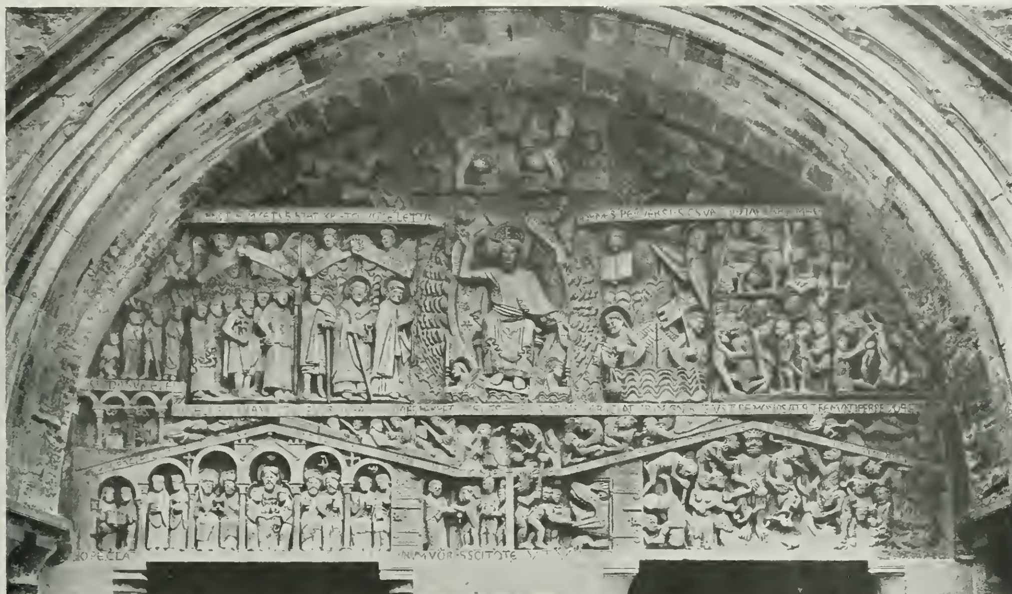






Clichés Mon. Hist.

L'ARCHITECTURE ROMANE DU LANGUEDOC (à g., statue de St Pierre, à Moissac; au milieu, nef de l'église de Conques; à dr., tour de Passalicon) se rattache aux écoles voisines de Provence, du Poitou, et surtout à l'école auvergnate. De même, la sculpture toulousaine appartient à cette école du Midi qui s'étend aussi au Quercy et au Limousin et qui se distingue par la recherche de l'allure et du mouvement.



CONQUES (Aveyron), jadis siège d'une des plus riches abbayes de France, est célèbre par son trésor et par son ÉGLISE SAINTE-FOY (1035-1060; p. 22), l'un des plus grands édifices de l'époque romane après Saint-Sernin (p. 17). On voit ci-dessus le tympan du grand portail dont le Jugement Dernier, admirablement conservé, est une des plus belles pages que nous ait laissées la sculpture du moyen âge.



Clichés Hachette.

LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE, DE MOISSAC (Tarn-et-Garonne; p. 21 et 22), du XII[e] siècle, offre le meilleur spécimen de l'école de sculpture du Midi, notamment dans la scène centrale du tympan où trône un Christ adoré par deux Anges, démesurément allongés (V. aussi la statue de St Pierre, p. 22). Les rosaces du linteau de marbre ont été assimilées aux plus parfaites productions de l'art grec.



Cl. Labouche.

LA PLACE DE BRIATEXTE (Tarn) offre le type de « cornières » le plus rustique.





Cl. Labouche. Cl. Mon. Hist.

CORNIÈRES DE CASTELNAU-DE-MONTMIRAIL ET DE LISLE-SUR-TARN (Tarn). — Les galeries couvertes, appelées « couverts » ou « cornières », qui entourent la place publique, sont une des particularités les plus caractéristiques des villes du Midi et, particulièrement, des « bastides » ou villes neuves bâties sur plan régulier et si nombreuses dans le Languedoc. La place publique, comme le forum ou l'agora des anciens peuples méditerranéens, est ici un véritable lieu de réunion, où toutes les nouvelles sont colportées et discutées (V. aussi p. 64).





Cl. Lo... Cl. J. Fourgous.

LA PLACE NATIONALE, A MONTAUBAN, rappelle celles des petites villes de Vénétie. De forme carrée, elle est entourée d'une double rangée de « couverts » en brique qui se terminent à chaque angle par un portique de bel effet et que surmontent de belles maisons des XVII et XVIII siècles. Ainsi, que les « cornières » soient frustes, comme à Briatexte, ou monumentales, comme à Montauban, leurs galeries offrent le jour un refuge contre la chaleur et un abri pour le marché, le soir, une promenade où l'on vient flâner en goûtant la fraîcheur.





Cl. Achille Bouis. Cl. Bulloz.

LE MUSÉE INGRES la principale richesse artistique de Montauban, est installé dans l'ancien palais épiscopal (V. ci-dessous). Ce musée possède un grand nombre de tableaux d'Ingres et la plus grande partie de ses dessins et de ses ébauches, le tout légué par le maître en 1867, avec toute sa collection d'objets d'art, à sa ville natale. Ce remarquable ensemble permet d'embrasser toute l'œuvre du peintre, depuis son enfance jusqu'au moment de sa mort, alors qu'il entreprit de refaire son « Jésus parmi les Docteurs » dont on voit un fragment ci-dessus, à droite ; à gauche, étude pour « l'Age d'Or ». Une salle du musée, dite le salon de Breteuil, reproduit dans son arrangement le salon d'Ingres, à Paris ; au milieu, le chevalet du maître porte un de ses ouvrages inachevé; la pièce est décorée de motifs sculptés par le père de l'artiste. On y voit aussi des portraits de famille, le fauteuil et le bureau d'Ingres, sa boîte à couleurs, son violon, etc.



Cl. Labouche.

MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne ; 16.750 hab.) est bâti sur une terrasse nettement découpée entre la rive droite du Tarn et deux petits affluents, noyau très aggloméré autour duquel s'étend une vaste auréole de faubourgs. De la rive gauche, l'aspect de Montauban, avec ses monuments de brique, sa rivière au large méandre et son beau pont du XIVe siècle, long de 205 mètres, offre un grand caractère. On voit ci-dessus la tour de l'église Saint-Jacques, de type ogival toulousain (p. 18), et l'ancien palais épiscopal, aujourd'hui affecté au Musée, vaste édifice de brique construit en 1659 par Pierre de Berthier sur les restes considérables d'un château bâti par les Anglais vers 1366 et qui avait lui-même succédé à une forteresse des comtes de Toulouse dont subsistent des vestiges dans les soubassements (V. la place Nationale, p. 24).



Cl. Mon. Hist.

LODÈVE (Hérault) : façade de l'ancienne cathédrale Saint-Fulcran.



Cl. Delastaing.

ÉGLISE ROMANE DE SAINT-PIERRE-DE-RHÈDES (Hérault), près de Lamalou-les-Bains.



Cl. Mon. Hist.

GAILLAC (Tarn) : église Saint-Michel, avec son clocher fortifié semblable à un donjon.





Clichés Boulanger.

LES ÉGLISES FORTIFIÉES (à g., ancienne cathédrale Saint-Étienne, d'Agde, du XIIe s. ; à dr., Saint-Nazaire, de Carcassonne, V. p. [illegible]) ne sont nulle part en France aussi nombreuses qu'en Languedoc, province par excellence des guerres de religion. Cette expression qui s'adresse généralement aux guerres civiles de la Réforme (XVIe s.), s'applique ici à plusieurs siècles de troubles religieux, depuis la fameuse Croisade des Albigeois (1208-1229) qui fut la guerre du Nord contre le Midi, jusqu'à la sanglante révolte des Camisards (1702). L'église était alors un lieu de refuge et, dans les modestes localités, constituait l'unique citadelle.

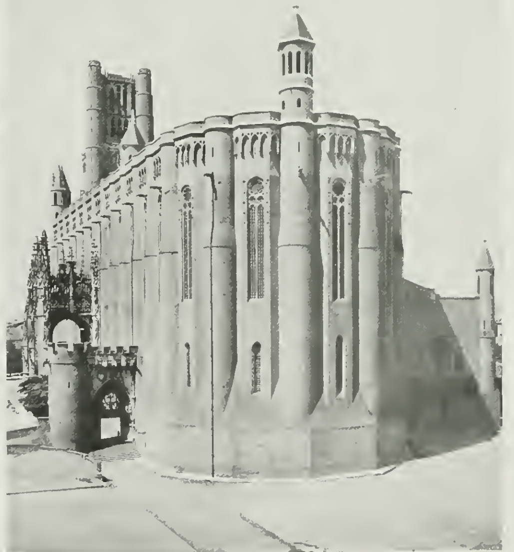






Clichés Labouche.

FAÇADES FORTIFIÉES de *Rabastens (Tarn)* et de *Montesquieu-Volvestre (Haute-Garonne).*



Clichés Neurdein.

ALBI (p. 28 et 36) : TOUR DE L'ÉGLISE SAINT-SALVI, surmontée d'une élégante tourelle de guet (1385) et ABSIDE DE SAINTE-CÉCILE. — La cathédrale Sainte-Cécile, l'une des merveilles de l'art ogival dans le Midi, est un grandiose édifice en brique des XIIIe et XIVe siècles. Cette église n'est qu'une salle immense terminée par une abside et complètement entourée de chapelles prises entre les contreforts qui contrebutent la grande voûte. Ces contreforts, au-dessus du soubassement continu, se dégagent en tourelles flanquantes séparées par de longues et étroites fenêtres. On remarque à l'extérieur le caractère militaire de la construction dont la tour, haute de 78 mètres, est moins un clocher qu'un formidable donjon carré, entouré de galeries et flanqué de tourelles.







Cl. Neurdein. Cl. Boulanger.

LA CATHÉDRALE SAINTE-CÉCILE (p. 27 et 29), austère forteresse de brique, fut enrichie, au XVI[e] siècle, de la parure la plus somptueuse qu'ait produite le style flamboyant. Extérieurement, sur le flanc Sud, c'est le grand porche dit le Baldaquin (ci-dessus à dr.), vraie dentelle de pierre, qui forme une sorte de dais monumental en avant de la porte; à l'intérieur, c'est l'extraordinaire jubé, le plus vaste de France, et le chœur du chapitre (ci-dessus à g.), avec sa clôture de pierre admirablement fouillée, ses stalles de bois sculpté et ses remarquables figures d'Apôtres et de Prophètes (ci-contre à g.).



Clichés Neurdein

ALBI (Tarn), la « ville rouge », offre sur la berge escarpée du Tarn, que franchissent trois ponts architecturaux, un paysage urbain admirable de lignes et de couleurs. Du Pont-Neuf, en amont, la vue s'étend à gauche sur la vieille cité, construite en brique et en bois, qui étage en un pittoresque désordre ses toits de tuiles roses, à la romaine, dominés par la grandiose cathédrale Sainte-Cécile et la forteresse de la Berbie (p. [illegible]). [illegible], les flots verts de la rivière reflètent les arches gothiques du Pont-Vieux, qui relie la ville à son faubourg de la Madeleine.



HÉLIO LÉVY & NEURDEIN RÉUNIS PARIS — Cl. BOULANGER

ALBI. — La Cathédrale Sainte-Cécile.



CL. NEURDEIN

HÉLIO LÉVY & NEURDEIN RÉUNIS PARIS

LE SIDOBRE. — Les " Trois Fromages ".



Cl. Darnault.



Cl. Neurdein.

LE SIDOBRE (650 m. env. d'alt.), petit massif compris entre les vallées de l'Agout, au Nord, et de la Durenque, au Sud, est une des régions les plus curieuses des Cévennes dont il forme le premier gradin au-dessus des plaines du Castrais. Ce haut plateau granitique, enclavé comme un îlot au milieu d'une région schisteuse, « coin d'Armorique égaré sous le ciel du Midi », est un pays accidenté, rude et sauvage, coupé de bois et de landes, jonché et hérissé de blocs de granit de toutes dimensions : isolés ou groupés en chaos étonnants, ces blocs, parfois superposés en des équilibres bizarres, offrent souvent des formes imprévues, tels le Roc de l'Oie (ci-dessus à dr.) et les Trois-Fromages (p. 30).

Cl. Neurdein.

CASTRES (Tarn; 19,348 hab.), ville industrieuse, renommée dès le XIVe siècle pour sa draperie, excellent centre d'excursions dans le Sidobre et la Montagne-Noire, est bâti au confluent de la Durenque et de l'Agout, belle rivière profonde bordée sur chaque rive par une ligne de vieilles maisons pittoresques. Le musée mérite une visite, surtout pour les trois remarquables œuvres qu'il possède de Goya.



CASTELNAU-DE-LEVIS (Tarn), près d'Albi, est un vieux bourg dominé par les ruines d'un château féodal, avec une tour très élancée, haute de 50 mètres.



MONTMAUR (Aude) couronne un coteau du Lauragais (p. 70) des ruines d'un château des XVe et XVIIe siècles.



SAINT-NICOLAS-DE-LA-GRAVE (Tarn-et-Garonne) conserve un grand château, très remanié, qui doit une silhouette originale à ses quatre tours carrées, d'allure sarrazine.



Clichés Labouche.

LE CHATEAU DE PIBRAC (Haute-Garonne) est le plus bel édifice de la Renaissance des environs de Toulouse. L'arc triomphal reproduit ici, construit en 1578 pour la réception de Catherine de Médicis, est très curieux par le parti ornemental que l'architecte a su tirer d'une matière comme la brique, si peu favorable à la décoration, mais qui donne par contre de si beaux effets de couleur sous le ciel du Midi.



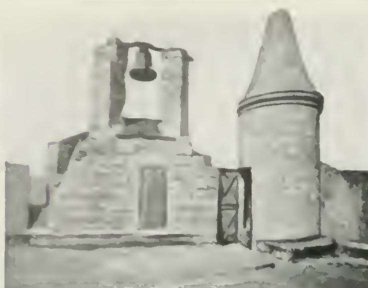
Cl. Carrère.

LE VIADUC DU VIAUR ou pont de Tanus, le plus bel ouvrage d'art des chemins de fer français, avec Garabit (Région XVIII), construit par l'ingénieur Bodin de 1897 à 1902 pour la ligne de Rodez à Albi, franchit la profonde et sauvage vallée du Viaur à 120 mètres de hauteur au-dessus de la rivière et sur 460 mètres de longueur; il se compose d'un grand arc central en acier de 220 mètres d'ouverture, formé de deux ossatures symétriques qui se rejoignent au milieu du pont par une clé articulée. De chaque côté, un demi-arc relie l'arc central aux culées en maçonnerie des deux versants.



Cl. Darnault.

LE VIEUX BOURG D'AMBIALET occupe l'isthme d'un des méandres de rivière les plus curieux de France. Le Tarn, encaissé dans la vallée magnifique qu'il se creuse dans les schistes cristallins entre sa sortie des Grands Causses (V. p. 58) et son entrée dans les plaines de l'Albigeois, décrit un circuit d'environ 3 kilomètres autour d'une montagne conique couronnée par un ancien monastère; ce promontoire ne se rattache au versant gauche de la vallée que par un isthme de 25 mètres de large, crête de roche noire et déchiquetée contre laquelle se plaquent les maisons du village.



Cl. L. F.
CLOCHETON au sommet du donjon de Najac (p. 62).



Cl. Labouche.
L'ÉGLISE D'AIGUEVIVES (Haute-Garonne) et son clocher-mur.



Cl. Labouche.
CLOCHER FORTIFIÉ du XVIe siècle, à Montgiscard (Haute-Garonne).



Cl. Labouche.
L'ÉGLISE DE PIBRAC (Haute-Garonne, V. aussi p. 32 et 70), célèbre par son pèlerinage de Ste Germaine.



Cl. Labouche.
LE CLOCHER-MUR DE GAILLAC-TOULZA (Haute-Garonne) est un des plus beaux spécimens du genre par l'harmonieuse disposition de ses trois étages d'arcades, le nombre de ses cloches, l'élégance de son pignon, et surtout la charmante galerie couverte qui surmonte la façade de l'église.





Clichés Labouche.

ÉGLISES DE VILLENOUVELLE, DE PONTCHARRAMET ET DE MOURVILLES-HAUTES, toutes trois fortifiées.



Cl. Labouche.

L'ÉGLISE ET LES MOULINS DE CAIGNAC (Haute-Garonne). — A côté des beaux clochers octogonaux, apanage des grands édifices (V. p. 18), les églises rurales du Languedoc offrent un type de clocher très simple, mais qui se prête à des dispositions d'un fort bel effet : c'est le clocher-mur, prolongement en hauteur du mur de façade, souvent accompagné de tourelles, et dont les arcades à jour profilent sur le ciel la silhouette des cloches.





Clichés Boulanger.

NARBONNE (Aude; 24,771 hab.), qui fut jusqu'au XIVe siècle une ville maritime, se trouve aujourd'hui à 8 kilomètres de la mer, au centre d'une vaste plaine vignoble, sur le canal de la Robine. Avec l'ancienne cathédrale Saint-Just, bel édifice fortifié du XIIIe siècle, le monument le plus remarquable de la ville est le palais des Archevêques, plus forteresse que palais, qui conserve de remarquables parties du XIe siècle et offre à la façade trois tours carrées dont la plus grosse, de 1318 (ci-dessus à g.), est un véritable donjon. Entre cette dernière et la tour Saint-Martial (1375), Viollet-le-Duc a construit un hôtel de ville de style gothique (ci-dessus à dr.).



Cl. Neurdein.

LE PALAIS DE LA BERBIE, ancien palais archiépiscopal d'Albi (V. p. 27 à 29), abritant aujourd'hui un riche musée, est une vaste construction féodale en brique, de la fin du XIIIe siècle, dominée par un donjon carré. Des contreforts cylindriques, analogues à ceux de la cathédrale et reliés par de grands arcs de décharge, flanquent ses murs, si épais que des prélats firent tailler dans leurs flancs plusieurs pièces et escaliers sans compromettre leur solidité. Le palais était entouré de tout un système de fortifications, complétées aux XIVe et XVe siècles, et l'on peut voir encore (p. 28) la partie du rempart qui plongeait ses assises dans les eaux mêmes du Tarn.



(L. L.)

CARCASSONNE (Aude; 24,819 hab.), dans une large plaine entre la Montagne-Noire, au Nord, et les Corbières, au Sud, est divisé par l'Aude en deux villes bien différentes. La ville proprement dite, ou Ville Basse, bâtie au XIIIe siècle sur la rive gauche d'après le plan régulier des « bastides », est vivante et prospère. De l'autre côté de l'Aude se dresse, sur une colline isolée, la ville primitive, aujourd'hui ville morte, la Cité, encore enfermée dans une double enceinte de remparts qui constituent un ensemble grandiose et unique en Europe : la « Merveille du Midi ». Mieux qu'aucune description, le panorama de la Cité (p. 40-41) peut donner une idée de cette ville militaire du moyen âge.



LA BASILIQUE SAINT-NAZAIRE, ancienne cathédrale, située dans la Cité, se compose de deux parties bien distinctes : à la triple nef romane (p. 26) se juxtaposent, en un saisissant contraste, le transept et le chœur gothiques, des XIIIe et XIVe siècles, chefs-d'œuvre d'élégance et de légèreté. La sculpture, la statuaire du XIVe siècle et les vitraux, des XIVe, XVe et XVIe siècles sont d'une grande beauté.



Clichés Neurdein.

LES REMPARTS DE LA CITÉ, construits par les Romains, remaniés par les Visigoths, puis successivement modifiés et complétés du XIe au milieu du XVIIe siècle, en particulier sous St Louis et Philippe le Hardi, ont été restaurés de nos jours par Viollet-le-Duc. Ils se composent de deux enceintes protégées par 52 tours circulaires ou carrées. L'enceinte intérieure, longue de 1,200 mètres, est séparée de l'enceinte extérieure, longue de 1,500 mètres, par les « lices » formant un espace de 7 à 8 mètres de largeur. Le château comtal, vaste bâtiment quadrangulaire flanqué de 9 fortes tours, forme comme une troisième enceinte intérieure et constitue à lui seul une véritable forteresse.

LANG. EDOU.



LA CITE DE C



Cl. ROUDIÈRE

RCASSONNE



Cl. Boulanger.

LE VIGNOBLE DU BITERROIS, qui s'étend à 12 ou 15 kilomètres tout autour de Béziers, dans la basse vallée de l'Orb, appartient à ces opulents « Pays Bas », couverts de vignes, qui se déroulent dans la partie méridionale du département de l'Hérault, entre les Cévennes et la mer. Le produit de ces plaines fortunées équivaut, en quantité, au cinquième de la production française et a atteint, certaines années, jusqu'à 15 millions d'hectolitres. Les principaux crus sont, en muscat, ceux de Lunel et de Frontignan; en vins rouges, ceux de Saint-Georges, de Cazouls-lès-Béziers, de Picpoul, de Maraussan et d'Espagnac.

Cl. Neurdein.

BÉZIERS (Hérault; 50,913 hab.) est une des villes les plus actives de France, grâce à son immense commerce de vins et d'alcools. Tandis que les nouveaux quartiers s'étalent largement sur le plateau, autour des belles « Allées » Riquet (p. 44) la vieille ville, couronnant une colline de la rive gauche de l'Orb et dominée par l'ancienne cathédrale Saint-Nazaire, église fortifiée du XII[e] au XIV[e] siècle, se présente sous un aspect très pittoresque au-dessus de la rivière et du Pont-Vieux (XIII[e] s.).



BÉZIERS : La statue de Riquet.



CASTELNAUDARY : Le grand bassin du canal du Midi.



NAUROUZE : L'obélisque élevé en l'honneur de Riquet en 1827.



Clichés Labouche.

LE BASSIN DE SAINT-FERRÉOL, d'une superficie de 67 hectares.



Cl. Boulanger.

LE CANAL DU MIDI, ou canal des Deux-Mers, long de 242 kilomètres, réunissant la Méditerranée à la Garonne, le premier canal à deux versants que l'on réalisa en France, fut exécuté de 1666 à 1681 par l'ingénieur Riquet. La ligne de faîte entre la Méditerranée et l'Océan est au col de Naurouze, à 190 mètres d'altitude ; la difficulté consistait à fournir en ce point aux deux versants du canal, une eau d'éclusée jamais défaillante. Riquet résolut le problème en captant les eaux des torrents de la Montagne-Noire par un système de rigoles et de réservoirs que leur génial constructeur, avec une magnificence vraiment digne du Grand Siècle, se plut à agrémenter d'ombrages, de plantations, et de jets d'eau, transformant ainsi des ouvrages utilitaires en autant de sites majestueux et charmants (ci-dessus le réservoir du Lampy).



Cl. Roudière.

LES QUATRE CHATEAUX DE LASTOURS sont perchés sur une crête de roc, véritable « sierra » s'effilant dans la fourche de deux ravins abrupts. Ces quatre forteresses, aujourd'hui ruinées, constituaient le centre féodal du Cabardès qui, avec le Minervois (p. 47), est un pays de collines arides dont les assises de schistes et de marbre sont profondément ravinées par les torrents. Il borde le flanc Sud de la Montagne-Noire dont l'aspect riant et vert, les forêts sombres, les prés et les eaux ruisselantes offrent avec son aridité un saisissant contraste.



Cl. P. Gruyer.

LE CIRQUE DE SAINT GUILHEM-LE-DÉSERT, qu'arrose le Verdus, s'ouvre dans les contreforts de la Séranne, petit massif calcaire formant le rebord du Larzac, entre les vallées de l'Hérault et de la Vis. Des falaises abruptes, singulièrement tailladées, l'enferment dans des parois admirables de formes et de couleurs. En aval, se trouve le village de Saint-Guilhem.



Cl. P. Gruyer.

SAINT GUILHEM : Abside de l'église romane.



Cl. Boulanger

LE CIRQUE DE NAVACELLES offre, entre le Vigan et Ganges, un des points de vue les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer. Le [illegible] manque tout à coup sous les pieds ; on se trouve suspendu à 300 mètres à pic au-dessus de la Vis qui décrit de grands « cingles » [illegible] cañon grandiose et y coupe par une cascade l'isthme d'un ancien méandre dessinant un cirque régulier où le hameau de Navacelles apparaît dans un site fantastique.



LE CIRQUE DE MOURÈZE est un des sites les plus typiques de la pittoresque région des Garrigues, ensemble de plateaux calcaires qui forment, entre les vallées de la Lergue et de l'Hérault, les pentes Sud-Est du grand causse du Larzac (p. 56). Le pauvre village de Mourèze (Hérault) confond ses maisons avec un étonnant hérissement de rocs dolomitiques semblables à des ruines, cité fantastique analogue à Montpellier-le-Vieux (p. 54), mais qui s'enrichit ici d'un élément humain.

Clichés Boulanger.

MINERVE (Hérault) est un vieux bourg bâti sur un rocher découpé à pic, au confluent de la Cesse et du Briant, au milieu d'un aride paysage de pierre calcaire que la lumière crue du Midi rend étrangement beau. Les deux torrents ont creusé dans le Causse de véritables cañons aux parois à pic que les eaux ont évidées, percées de grottes et de tunnels. Telles sont les âpres beautés du Minervois, dont les petits monts, adossés à la chaîne des Cévennes, s'étagent au-dessus des plaines de l'Aude, du Narbonnais et du Biterrois (p. 13).



Cl. Neurdein

LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE, flanquée de quatre tours, est précédée d'un curieux porche du XIVe siècle.



Cl. Bulloz.

LE MUSÉE FABRE (ci-dessus, la Pudeur agaçante, par Greuze), inauguré en 1828 avec la belle collection donnée par le peintre de ce nom, est actuellement un des plus beaux de province. Il est particulièrement riche en œuvres des écoles italienne, flamande et hollandaise et de l'école française des XVIIIe et XIXe siècles.



Cl. Neurdein.

MONTPELLIER (Hérault, [illegible] hab.), siège d'une université et d'une célèbre faculté de médecine, bâti dans une plaine fertile à 10 kilo[illegible]tre de la mer, a l'apparence d'une ancienne capitale de province où tout annonce l'aisance, le goût des arts, le loisir et l'étude. La ville, [illegible] partie de rues étroites bordées d'un grand nombre d'hôtels anciens, a de fort belles promenades, notamment celle du Peyrou [illegible] orné d'un arc de triomphe élevé en 1691 en l'honneur de Louis XIV et qui fait face au grand aqueduc Saint-Clément (1766).



Cl. Cie Aérienne.

PANORAMA DE CETTE pris en avion; au premier plan la mer, la plage (à dr.) et le port; en arrière, l'étang de Thau; entre les deux, la ville, découpée par le canal maritime, le canal de Cette la darse de la Peyrade et le canal latéral. Le port de Cette, grand débouché des plaines viticoles de l'Hérault (p. 43), est le port français le plus important de la Méditerranée après Marseille.



Cl. Boulanger.

CETTE (Hérault; 34,871 hab.) est une belle ville maritime, très curieusement bâtie sur une « flèche » littorale au pied et sur les pentes inférieures du mont Saint-Clair (109 m.), ancien îlot qui se dresse isolé entre l'étang de Thau et la Méditerranée. Le canal de Cette, qui relie l'étang de Thau à la mer, sépare la vieille ville, pressée contre la montagne, de la ville neuve (ci-dessus) que borde une belle plage de sable.



Cl. Boulanger.

OLARGUES (Hérault; 628 hab.) est très pittoresquement étagé sur une presqu'île rocheuse enveloppée par une boucle du Jaur qu'enjambe un pont bâti au moyen âge, et couronnée par son clocher carré, reste d'une vieille forteresse. — Sur la bordure méridionale des Cévennes, la ligne de Bédarieux à Castres suit une longue dépression formée par les vallées de l'Orb et du Jaur, qui appartiennent au versant méditerranéen, et du Thoré, affluent de l'Agout, qui s'insinue entre le Sidobre et la Montagne Noire. L'Orb et le Jaur, de leur côté, ceinturent le massif de l'Espinouse, haut de plus de 1000 mètres, crête de granites et de schistes, qui forme l'axe même des Cévennes entre le Larzac, auquel elle se rattache par la montagne du Marcon, et la Montagne-Noire qu'elle joint par la montagne du Saumail. C'est une région âpre et pittoresque que peuvent explorer les baigneurs de Lamalou-les-Bains, la célèbre station thermale blottie dans un frais vallon de la rive droite de l'Orb. Le site le plus réputé des environs de Lamalou est celui des Gorges d'Héric (p. 51), effroyable déchirure où se hérissent les schistes déchiquetés par un ruisseau descendu de l'Espinouse, abîme farouche que domine l'incomparable belvédère du mont Caroux (1,093 mètres).



HÉLIO LÉVY & NEURDEIN RÉUNIS, PARIS

Cl. BOULANGER

LES GORGES D'HÉRIC.

G N D

GORGES DU TARN. — Le Détroit.





Clichés Darnault.

LE CHATEAU DE LA CAZE (à dr.), charmant manoir gothique du XVe siècle, occupe un site romantique dans le cañon du Tarn.

Cl. Neurdein.

LES GORGES DU TARN, à Sainte-Enimie. — Le cañon du Tarn est le plus beau de la région des Causses (p. 58) et constitue, sans contredit, une des merveilles naturelles de la France. Long d'environ 60 kilomètres, d'Ispagnac au Rozier, il forme un couloir grandiose d'une profondeur moyenne de 400 à 500 mètres, entre les falaises abruptes du causse de Sauveterre et du causse Méjean, vivement colorées par les sels de fer, de tons rougeâtres et orangés.



MONTPELLIER-LE-VIEUX, sur le causse Noir, au-dessus de la vallée de la Dourbie, est un gigantesque chaos rocheux comprenant 120 hectares de blocs dolomitiques étrangement découpés et qui ressemblent aux ruines de quelque cité fantastique, parmi lesquelles croît une vigoureuse végétation d'arbousiers et de pins sylvestres. C'est l'exemple le plus célèbre et le plus typique des pittoresques accidents sculptés à la surface des causses par l'érosion qui a paré le cañon du Tarn d'innombrables et capricieuses dentelures.



Clichés Neurdein

LE PAS DE SOUCY, où le Tarn se brise avec fracas à travers un chaos de blocs calcaires, a été formé par la chute d'énormes pans de rochers détachés de la falaise. La descente des gorges du Tarn, qui s'effectue sur des barquettes plates que dirigent deux bateliers armés de gaffes, est interrompue en cet endroit. On traverse à pied le Pas de Soucy pour se rembarquer en aval



Cl. Labouche.

LE SOMMET DU MONT-AIGOUAL (1,567 m.), est couronné par un observatoire météorologique dont la terrasse domine à plus de 1,000 mètres le gouffre où naît l'Hérault.

Cl. A. C.

Cl. Neurdein.

LE BRAMABIAU.— Le massif granitique du Mont-Aigoual, magnifique belvédère d'où la vue s'étend des Alpes aux Pyrénées et à la Méditerranée, est le nœud topographique et hydrographique des Cévennes méridionales. L'Aigoual, étoilé de profondes vallées, domine à l'Ouest et au Sud la région des Causses. Sur le versant occidental, le plateau de Camprieu, constitué par des calcaires bruns et appuyé de trois côtés au massif granitique, s'escarpe à l'Ouest en un front abrupt (ci-dessus) qui tombe par un à-pic de 150 mètres sur la vallée de Saint-Sauveur-des-Pourcils. Le raisseau du Bonheur qui, descendu de l'Aigoual, s'est engouffré dans les fissures du plateau, vient ressortir, après un cours souterrain de 700 mètres, par une brèche étroite ouverte au flanc de cette falaise et s'écroule dans la vallée en formant une cascade parfois si bruyante qu'on l'a nommée Bramabiau, « le bœuf qui brame ».



Cl. Hachette.

LA GROTTE DE DARGILAN, une des plus belles connues, s'ouvre au front du Causse Noir, au-dessus du cañon de la Jonte.



Cl. Labouche.

LE LARZAC : Quilles dolomitiques dites « Adam et Ève ».



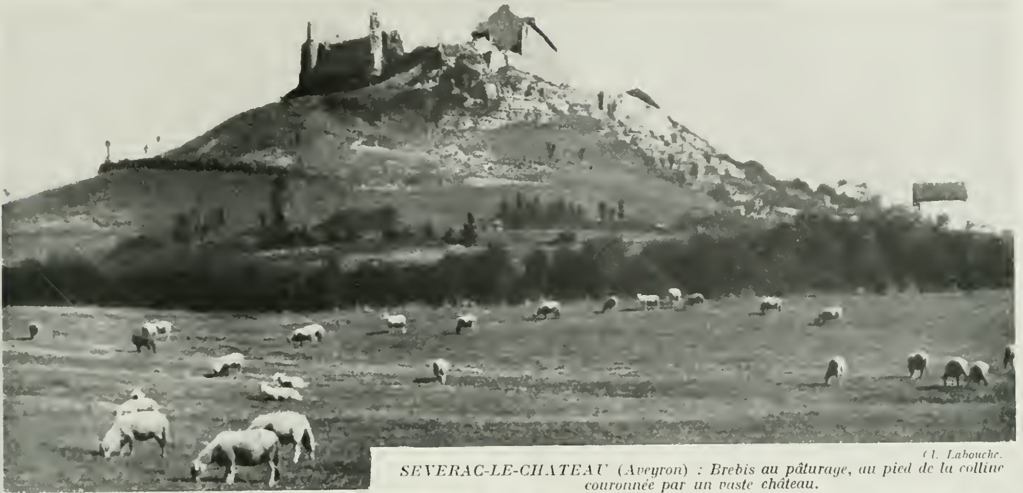
Cl. Labouche.

LE CIRQUE DE TOURNEMIRE, un des « bouts du monde » creusés dans le front Ouest du Larzac.



Cl. L. Froment.

LE LARZAC, le plus vaste des Causses (103,000 hectares), est une immense table de calcaire jurassique, soulevée à l'altitude de 750 à 900 mètres et qui offre ce curieux caractère de chevaucher l'axe hydrographique des Cévennes qu'il empâte et qu'il masque pendant 27 kilomètres. Il présente de tous côtés un front de falaises abruptes dominant de 200 à 400 mètres le fond des vallées qui le bordent; mais intensément travaillé par les eaux, il présente un front très découpé et les rivières qui en sortent sourdent de vallons et de « bouts du monde », pénétrant profondément dans le plateau et drainant par des « avens » toutes les eaux de cette immense solitude, Arabie Pétrée en été, Sibérie en hiver. C'est un désert de pierres, [illegible], sauf dans les creux ou « sotchs », avoisinant les villages. On voit ici le curieux bourg fortifié de la Couvertoirade, perdu dans une impressionnante solitude et encore enveloppé par une enceinte complète de remparts du XIVe siècle.



Cl. Labouche.
SEVERAC-LE-CHATEAU (Aveyron) : Brebis au pâturage, au pied de la colline couronnée par un vaste château.



Cl. Labouche.



Cl. Soc. Caves de Roquefort.



Cl. Labouche.
MAZAMET (Tarn; 10,921 hab.), au pied de la Montagne-Noire, sur le torrent de l'Arnette, est devenu depuis le début du XIXe siècle une des villes industrielles les plus florissantes du Midi, réputée pour ses filatures de laine, ses fabriques de draps, ses tanneries, ses mégisseries, ses teintureries, etc. (en haut, un atelier de délainage des peaux). Cette industrie, qui s'est alimentée d'abord dans la région des Causses, dont l'élévage du mouton est la seule richesse, a pris aujourd'hui une importance mondiale.



Cl. Carrère.
ROQUEFORT (Aveyron; 1,174 hab.), pittoresque bourg adossé à une falaise calcaire et dominant la vallée du Soulzon, est célèbre dans le monde entier par ses fromages « bleus » de lait de brebis, dont la production annuelle atteint 9,000 000 de kilogrammes. Les fromages, fabriqués dans toute la contrée, notamment sur le Larzac qui nourrit d'innombrables troupeaux de brebis laitières, sont concentrés pour y être affinés dans les fameuses caves de Roquefort (ci-dessus en haut) où travaillent un millier d'ouvrières dites « Cabanières ».





MENDE (Lozère ; 5.398 hab.), est bâti dans un site pittoresque, sur une terrasse, entre la rive gauche du Lot, que franchit un beau pont gothique et la muraille du causse de Mende qui domine la ville à pic de près de 350 mètres. Entouré d'un boulevard circulaire, parcouru de ruelles sombres et étroites, Mende se presse autour de sa cathédrale Saint-Pierre (ci-contre), bel édifice de la dernière période gothique. La situation de Mende, à l'extrémité Nord-Est de la région des Causses qui vient s'y étrangler entre les roches anciennes du mont Lozère, de la Margeride et du Gévaudan, en fait un des meilleurs points de départ pour la visite des Causses et des Gorges du Tarn.

Clichés Darnault.



Cl. Neurdein

MILLAU (Aveyron ; 13.996 hab.), rivale de Grenoble dans l'industrie des gants, est une ville agréable et animée, située sur la rive droite du Tarn, en face du confluent de la Dourbie au milieu d'un beau bassin que dominent les grandes pentes du Causse Noir et du Larzac, coupées de blanches falaises. De même que Mende est avec Florac le principal point d'accès aux Gorges du Tarn, Millau en est le débouché naturel.



Cl. Darnault.

BOZOULS (Aveyron) est, avec Salles-la-Source, le site à la fois le plus curieux et le plus typique du causse de Rodez qui s'avance à 600 mètres environ d'altitude, entre le Lot et l'Aveyron, au-dessus des ségalas granitiques du Rouergue, et que sillonne le Dourdou. La rivière a creusé, dans la surface tabulaire, pierreuse et sèche du causse, un véritable cañon, dont les falaises à pic s'élèvent jusqu'à 60 mètres au-dessus du torrent; les maisons de Bozouls sont bâties sur les deux rebords de l'abîme que domine, sur la rive gauche, l'abside d'une église romane.



Cl. Boulanger.

ESTAING (Aveyron; 661 hab.) est pittoresquement bâti sur la rive droite du Lot, autour d'un rocher qui porte un énorme château gothique des XVe et XVIe siècles. — La vallée du Lot forme au Nord du Rouergue, une zone où se succèdent des aspects fort différents: Espalion (p. 61), est au centre d'un bassin très évasé et bien enclos où prospèrent primeurs, vignes et arbres fruitiers; en aval d'Estaing et d'Entraygues (Région XVIII), le Lot pénètre ensuite dans une gorge sauvage; puis, c'est le bassin houiller et industriel de Decazeville.



HÉLIO LÉVY & NEURDEIN RÉUNIS, PARIS

BOULANGER

LE CHATEAU D'ESPALION ET LE LOT.



NAJAC. — Le Bourg et le Château.





BRUNIQUEL (Tarn-et-Garonne), un des bourgs les plus pittoresques de la vallée de l'Aveyron, est bâti sur une falaise escarpée dominant de 100 mètres le confluent de la Vère. Les rues étroites et montueuses du bourg (ci-dessus à g.), qui a gardé des vestiges de ses fortifications, sont bordées de maisons des XIIIe, XIVe et XVe siècles. Le château (ci-dessus à dr.), accroché au bord même de la falaise, prend son origine au XIIe siècle et conserve une galerie de la Renaissance d'où le regard plonge dans la gorge profonde de l'Aveyron.



Clichés Labouche.

L'AVEYRON ET LE VIAUR, son affluent, se sont creusé, dans le plateau de schistes et de granites du Ségala, des gorges profondes et sauvages où s'échelonnent seuls quelques bourgs anciens aussi pittoresques par leur site que par leurs constructions vétustes et antiques. Tels sont Laguépie (ci-dessus), à la pointe d'une presqu'île formée par le confluent du Viaur et de l'Aveyron, et Najac (p. 62), dont l'unique rue s'allonge sur la crête d'un promontoire abrupt, dominés l'un et l'autre par de magnifiques ruines féodales (V. Varen, p. 68).



LES MAISONS ANCIENNES sont très nombreuses à Villefranche et abondent en charmants détails sculptés.





LE PETIT CLOITRE (XVe s.) de l'ancienne Chartreuse de Villefranche.



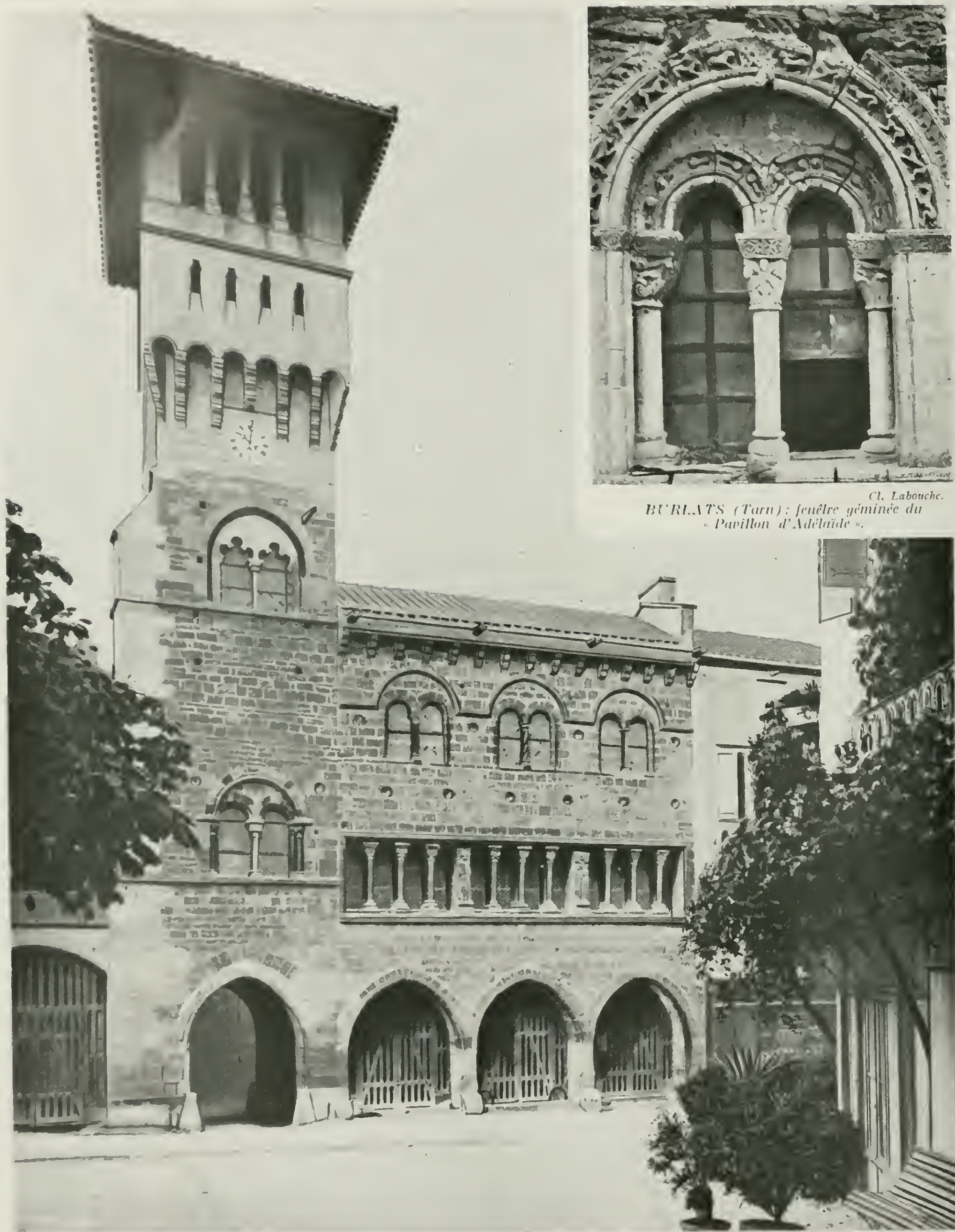
Clichés L. T.

VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE (Aveyron; 1,973 hab.), situé sur la rive droite de l'Aveyron, en aval du confluent de l'Alzou, est une « bastide » régulière fondée en 1252 par Alphonse de Poitiers. Au centre, la place Notre-Dame, entourée de pittoresques « couverts » (V. p. 24), est dominée par l'énorme tour, haute de 58 mètres, de l'église paroissiale (1260-1581), sous laquelle passe la voie publique.



Cl. Carrère.

RODEZ (Aveyron ; 10,270 hab.), chef-lieu du département de l'Aveyron, est situé sur une colline de 633 mètres, complètement isolée entre les vallées de l'Aveyron et de l'Auterne, et commandant un vaste et mélancolique horizon. La ville, qui conserve nombre de maisons anciennes, se groupe autour de la magnifique cathédrale Notre-Dame, construite du XIIIe au XVIe siècle, dans le style gothique du Nord, et dont la superbe tour, orgueil de la province, domine comme un phare l'immense plateau mamelonné du Ségala ; haute de 87 mètres, cette tour date de la fin du XIVe siècle pour sa partie inférieure, et de 1510 à 1526 pour ses étages supérieurs enrichis d'un somptueux décor flamboyant.



Cl. Labouche.
BURLATS (Tarn) : fenêtre géminée du « Pavillon d'Adélaïde ».

Cl. Boulanger
SAINT-ANTONIN (Tarn-et-Garonne, 1,418 hab.), sur la rive droite de l'Aveyron, conserve le plus ancien palais de France, très précieux et curieux édifice roman du XII[e] siècle, restauré par Viollet-le-Duc qui a reconstruit le sommet du campanile. C'est le plus beau spécimen de l'architecture civile de cette époque ; la claire-voie du premier étage est divisée par deux piliers ornés de belles figures en ronde-bosse.





Cl. Labouche. *Cl. Neurdein.*

FENÊTRES DE LA RENAISSANCE, à Lacaune-les-Bains (Tarn) et HOTEL REYNES ou maison des Viguiers, à Albi (p. 27-29). — Les villes du Languedoc, grandes ou petites, et jusqu'aux modestes bourgades, sont extrêmement riches en beaux morceaux d'architecture dont les plus nombreux datent de la fin de l'époque gothique et de la Renaissance.





Clichés L. T.

CORDES (Tarn : 1,367 hab.), une des petites villes les plus curieuses de France au point de vue archéologique et pittoresque, est une vieille place forte bâtie au sommet d'une colline conique isolée (p. 69), dominant de 110 mètres la vallée du Cérou. De ses trois enceintes fortifiées, subsistent plusieurs portes de ville, notamment la porte des Ormeaux (à g. : XIIIe et XIVe s.). Mais le principal intérêt de Cordes réside dans ses maisons gothiques du XIVe siècle, parfaitement conservées et si rares partout ailleurs (à dr., la maison du Grand Fauconnier).



Cl. Mon. Hist.
CLOCHER, CHATEAU FORT ET PORTE DE VILLE, à Varen (Tarn-et-Garonne).



Cl. L. T.
UNE FONTAINE PUBLIQUE, du XIV[e] siècle, à Najac (p.62).



Cl. Labouche.
LA HALLE ET L'HOTEL DE VILLE de Saint-Lys (Haute-Garonne).



UNE VIEILLE RUE à Labruguière (Tarn). — Toutes les localités d'une province ne peuvent avoir de monuments des premier ordre ; mais le Languedoc se distingue par le caractère de ses moindres bourgades : chacune possède, pour ainsi dire, une personnalité accusée et l'élément humain s'y [illegible] les particularités naturelles, très diverses en ce pays, pour créer un amalgame d'une indéfinissable et savoureuse originalité.

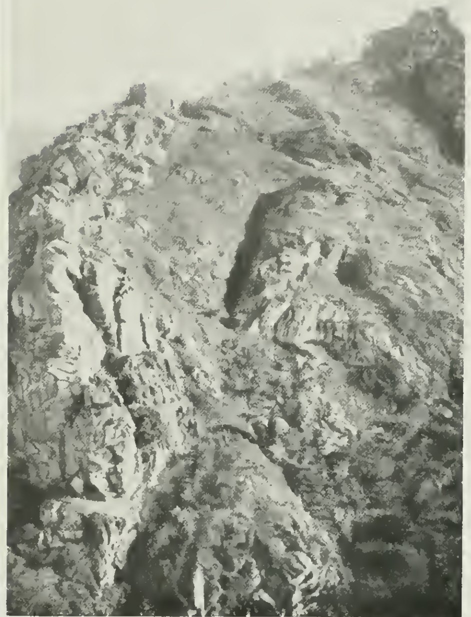


Cl. L. T.

CORDES (p. 67) occupe le sommet d'une colline conique isolée, de forme régulière.



Cl. Labouche.



Cl. Labouche.

SAINT-SERNIN-SUR-RANCE (Aveyron) et le village d'HAUTPOUL (Tarn) accroché à un contrefort rocheux de la Montagne-Noire, au-dessus de Mazamet, avec Ambialet (p. 33), Navacelles (p. 46), Mourèze, Minerve (p. 47), Bozouls (p. 59), Bruniquel, Laguépie, Najac (p. 62-63) et Penne (ci-dessous), témoignent de la variété et de l'étrangeté des sites où se sont bâtis tant de villages languedociens.



Cl. Darnault.

PENNE (Tarn-et-Garonne), vieux bourg très pittoresque, avec des maisons anciennes, des portes fortifiées, des restes de remparts, est bâti sur la crête d'un promontoire effilé, découpé entre la vallée de l'Aveyron et un ravin sauvage. Ce promontoire dresse au-dessus du bourg un gigantesque rocher calcaire, évidé en surplomb du côté de l'Aveyron et qui porte les ruines considérables d'un château féodal.



J. Ramon.

CASTELNAUDARY (p. 44) : pont et moulins de Saint-Roch.



Cl. Labouche.

PIBRAC (p. 32 et 34) : Maison natale de la bergère Germaine Cousin, qui vécut sous Louis XIII et a été canonisée en 1867. Son tombeau est vénéré dans l'église de Pibrac.



Cl. Labouche.

CON (Haute-Garonne). — Type de maison rurale qui, de même que celle de Ste Germaine de Pibrac, constitue un bon spécimen des maisons du Languedoc : toit presque plat de tuiles romaines, murs de torchis et dépendances en appentis.
Les moulins à vent sont l'élément le plus vivant des paysages un peu mous du Lauragais, pays de plaines alluviales et de petits coteaux ouvrant une large voie de communication des plaines d'Aquitaine à celles du Bas-Languedoc, entre les premiers contreforts des Pyrénées et ceux des Cévennes, large ruban de terres richissimes qui relie Toulouse et Carcassonne. Là, les maïs géants, les moissons épaisses, les vignes luxuriantes témoignent de la fécondité de cette terre tour à tour fangeuse en hiver et poussiéreuse en été. C'est par cette large dépression que le canal du Midi (p. 11) passe du versant océanien au versant de la Méditerranée.

LE PAYS DE FRANCE

LE PAYS DE FRANCE, *pour lequel il a fallu rassembler la documentation la plus copieuse et la plus complète qui ait jamais été réunie sur le même sujet, est une grande publication illustrée qui se propose d'évoquer par l'image chacune de nos provinces, dans ses paysages, ses monuments, ses œuvres d'art, ses industries locales, ses particularités ethnographiques.*

Cette publication, dont l'ensemble forme une immense fresque où sont représentés tous les traits de la France, a été réalisée d'après un plan entièrement nouveau. L'image n'y figure plus comme le commentaire réduit du texte ; elle y devient le sujet principal, offrant une vision directe, vivante, vécue, qui permet à chacun d'apprécier par lui-même, suivant ses goûts, ses tendances et la forme personnelle de son esprit, les beautés infiniment diverses du visage de la France.

LE PAYS DE FRANCE *est divisé en 21 régions, dont chacune embrasse une ou plusieurs provinces. Chaque région, présentée par un des maîtres de la littérature actuelle dans une introduction illustrée de dessins inédits, fait l'objet d'un fascicule indépendant de 70 ou 78 pages, dont 48 pages de vues, 8 héliogravures formant un tirage à part, un panorama hors-texte en double page et une planche en couleurs reproduisant un tableau d'un peintre célèbre. On trouvera ci-dessous le titre des 21 fascicules avec les noms des personnalités littéraires qui ont écrit les Introductions.*

LE PAYS DE FRANCE, *par la réunion de ses 21 fascicules, formera 3 volumes grand in-4 de plus de 500 pages chacun ; l'ouvrage complet comprendra donc un total de 1 500 pages comptant plus de 4 000 vues.*

PREMIER VOLUME

I. — PARIS (M. Edmond Haraucourt).
II. — ILE DE FRANCE (M. G. Lenotre).
III. — NORMANDIE (Mme Colette Yver).
IV. — BRETAGNE (M. Charles Le Goffic).
V. — PICARDIE, ARTOIS, FLANDRE (M. Pierre Mille).
VI. — CHAMPAGNE (Le Marquis de Polignac).
VII. — ALSACE et LORRAINE (Alsace, M. Hansi. — Lorraine, M. Louis Madelin).

DEUXIÈME VOLUME

VIII. — BOURGOGNE, MORVAN, NIVERNAIS (M. Imbart de la Tour).
IX. — FRANCHE-COMTÉ (M. Ch. Grandmougin).
X. — VALLÉE DU RHONE : Lyonnais, Forez, Vivarais (M. Edouard Herriot).
XI. — SAVOIE (M. Henry Bordeaux).
XII. — DAUPHINÉ (M. Robert de la Sizeranne).
XIII. — PROVENCE : Basse Vallée du Rhône (M. Xavier de Magallon).
XIV. — COTE D'AZUR et CORSE (Cote d'Azur, M. Paul Bourget. — Corse, M. Marc Leclerc).

TROISIÈME VOLUME

XV. — BORDS DE LA LOIRE : Orléanais, Touraine, Maine, Anjou (M. René Bazin).
XVI. — POITOU, SAINTONGE, AUNIS, ANGOUMOIS (M. Ernest Perochon).
XVII. — BERRY ET LIMOUSIN (Berry, M. Hugues Lapaire. Limousin, Mme Marcelle Tinayre).
XVIII. — AUVERGNE, BOURBONNAIS, VELAY (M. de Nolhac).
XIX. — LANGUEDOC : Entre Pyrénées et Cévennes (M. Armand Praviel).
XX. — GUYENNE, GASCOGNE, PÉRIGORD, QUERCY (Guyenne, Gascogne, M. Pierre Benoit. Perigord, Quercy, M. Gustave Guiche).
XXI. — PYRÉNÉES (Mme Isabelle Sandy).

Corbeil. — Imp. Crété.